

**TEXTE DE LA CONFERENCE DE SERGE TISSERON
PRONONCEE DANS LE CADRE DU SEMINAIRE DE FORMATION
DESTINE AUX MUSEES DE LA RESISTANCE, DE LA DEPORTATION ET DE LA
SECONDE GUERRE MONDIALE
Paris, 23 janvier 2007**

N.B. : un compte-rendu de ce séminaire, organisé les 23 et 24 janvier 2007 par l'Institut National du Patrimoine en partenariat avec la direction des musées de France et la Fondation de la Résistance, a été publié dans la Lettre de la Fondation de la Résistance n°49, juin 2007. La conférence de Serge Tisseron y est reproduite, mais sans les questions/réponses qui l'ont suivie et que l'on retrouvera ci-dessous en pages 3 et 4.

Comment accompagner la souffrance dans les lieux de mémoire ?

Par Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, directeur de recherche à l'université de Paris X 1

Serge Tisseron présente **cinq thèmes de réflexion** destinés à susciter un échange avec les participants du séminaire.

1. La place des traumatismes dans la vie intérieure

Serge Tisseron prend le cas d'un jeune garçon qui s'était enfermé dans un mutisme total après avoir vécu l'expérience d'un tremblement de terre, et dont le mutisme a cessé devant la vision d'un tableau où figurait une maison renversée. Il s'est mis alors à parler de ce qu'il avait vécu.

Cet exemple nous apprend deux choses sur le traumatisme :

- Un traumatisme vécu ne se traduit pas obligatoirement par des manifestations émotionnelles bruyantes, il peut être difficile à percevoir au premier abord ;
- Le traumatisme peut être réactivé par une simple image – y compris une image esthétique – qui incite au récit, et au dialogue.

Les réactions à un traumatisme peuvent prendre des formes différentes, voire opposées. On peut en effet les répartir en deux pôles extrêmes :

- *L'introjection*, qui consiste à fabriquer ses propres représentations d'un traumatisme et à les nommer. Quand le traumatisme est bien élaboré, ces représentations ont trois formes : sensori-motrices et émotionnelles (crainte, rage, tristesse, etc) ; imagées (ce sont les images que la personne a dans la tête ou qu'elle a fabriquées) ; et bien entendu verbales. Cette élaboration nécessite toujours un interlocuteur. A défaut, non seulement elle n'est pas possible, mais en plus, les traumatisés peuvent avoir l'impression d'une véritable trahison à leur égard : le refus de les écouter est un

¹ Transcription résumée de la conférence de Serge Tisseron, relue par l'auteur.

traumatisme au même titre que ce qu'ils ont initialement vécu. Cf. les cas des poilus de 14-18 ou des déportés. Le discours que les autres leur tenaient pouvaient souvent se résumer à : « d'accord, tu as souffert mais pense à l'avenir et puis, nous aussi nous avons eu des problèmes ».

- *L'enfermement et le retranchement du traumatisme de la vie psychique, avec la volonté d'oublier.* Cf. ce que Jorge Semprun dit dans *L'Écriture ou la vie* à propos des deux types de déportés : ceux qui veulent témoigner et ceux qui préfèrent se taire en invoquant leur volonté d'oublier. Le retranchement est le plus souvent lié au défaut d'interlocuteur. Mais dans tous les cas, ce retranchement est partiel : les symbolisations émotionnelles et sensori-motrices du trauma existent toujours, même à défaut de représentations imagées et verbales.

Lorsqu'un événement a été correctement symbolisé, sa transmission passe à la fois par des récits, des images partagées, des rites et des fêtes. Mais lorsque sa symbolisation est imparfaite, l'événement est symbolisé seulement à travers certaines catégories, notamment des mimiques et des gestes coupés de toute traduction verbale explicite. Très souvent, ces commémorations silencieuses sont en outre douloureuses. La transmission proprement dite est bloquée.

Les traumatismes non surmontés créent chez ceux qui les ont vécus des formes de hantise par des revenants du passé : parler avec les phrases d'un disparu ou adopter quelques instants ses intonations, ses mimiques ou même ses colères, en font partie. Leurs réactions prennent alors la forme de comportements incompréhensibles pour leurs proches. Cf. le héros du film de Clint Eastwood, *Mystic River*, victime de violences sexuelles dans son enfance. Une scène du film le montre regardant un film de vampires avec sa femme et réagissant par des mimiques de souffrance, qui se transforment ensuite en mimiques de jouissance. Cela s'explique parce qu'il est en quelque sorte victime de « revenants », et finit par s'identifier en face de ce film à ce qui fut la jouissance de ses bourreaux. Mais sa femme et son jeune fils n'y comprennent rien.

Il peut alors y avoir des effets de ricochet d'une génération sur l'autre : les enfants de ceux qui ont subi des traumatismes s'adaptent aux comportements, incompréhensible pour eux, de leurs parents, et installent des manières de se comporter qui pourront durer toute leur vie. Cf. l'exemple décrit par Jean-Claude Snyders dans son livre *Drames enfouis* : son père, qui ne parlait jamais de sa déportation, se comportait parfois bizarrement. De ce fait, lui-même a commencé à avoir peur de certaines choses (Nicolas Abraham et Maria Torok ont désigné ce mécanisme sous le mot de fantôme : il s'agit des fantasmes et des attitudes qu'un enfant fabrique au contact d'un parent en proie à des revenants, le plus souvent du fait d'un traumatisme non surmonté).

Conclusion = un enfant de déporté visitant un musée peut très bien être bouleversé *sans savoir pourquoi*.

2. Le rôle de la mémoire familiale

On distingue habituellement deux formes de mémoire : la mémoire individuelle et la mémoire collective. Mais il existe une troisième forme de mémoire, qui est le lieu privilégié de passage et d'échange entre les deux précédentes : la mémoire familiale.

Serge Tisseron prend l'exemple de la mémoire collective du nazisme en Allemagne. Dans les années 60-70, les historiens avaient tendance à présenter cette mémoire comme assumée par la société allemande, compte tenu du nombre de films ou émissions de

télévision dont elle faisait l'objet. Puis, dans la période suivante, ils ont constaté que les enfants allemands semblaient en avoir assez, comme s'ils voulaient ne plus entendre parler de cette période.

Pourquoi ? On peut corréliser ce constat au fait que les Allemands avaient jugé normal, après la guerre, de ne pas parler en famille de ce qui était déjà évoqué dans les médias ou à l'école. De ce fait, la mémoire familiale manquait : comme on parlait de la guerre à l'école, mais pas au domicile, les enfants allemands ont fini par ne plus vouloir que l'école en parle parce que cela ne correspondait pas à l'image qu'ils avaient de leurs parents. Ils avaient l'impression que cela signifiait que leurs parents seraient coupables de choses dont ils ne voulaient pas leur parler.

Une autre manière d'éviter cette mémoire familiale (sans le vouloir), c'est de dire : « nous sommes tous coupables », qui peut s'interpréter comme : « donc, inutile d'en parler entre nous ». On peut interpréter ainsi l'accueil très favorable réservé en Allemagne au livre de Daniel Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler*, qui en revenait à une explication du génocide juif par la culpabilité collective des Allemands.

Mémoire familiale et musées : Serge Tisseron cite sa visite à Oradour, commentée par un survivant du massacre. Il lui a demandé s'il avait fait visiter Oradour à sa propre famille...et la réponse a été : négative, alors que ce survivant venait de prouver qu'il était tout à fait capable de faire ce commentaire à destination du public.

Conclusion = il faut réfléchir à la façon dont les musées de la 2e guerre mondiale peuvent permettre cette mémoire familiale, peut-être en élaborant un questionnement qui pousse au dialogue entre parents et enfants.

3. Le rôle des objets

Du point de vue de la mémoire d'un événement, d'un individu, les objets n'ont pas un rôle univoque : ils peuvent réveiller cette mémoire, ou non.

Cf deux types d'objets présents sur les tombes : les textes (inscription, citation) et les photos sont des objets qui suscitent la mémoire du défunt, tandis que les fleurs sont plutôt des objets de commémoration.

Application aux musées : cf l'exemple de son livre *Parle-moi d'Oradour*. Alors que les objets qui subsistent à Oradour sont plutôt présentés comme des reliques, des objets de commémoration, les photos de ces mêmes objets dans le livre sont davantage des supports de mémoire. Pourquoi ? Parce que toute photo supposant un point de vue, elle peut susciter des commentaires.

Conclusion = il ne faut pas hésiter à présenter dans un musée des variations, des points de vue divers autour d'un même objet.

4. Les écueils à éviter dans la transmission de la mémoire

Serge Tisseron propose avec prudence deux hypothèses à ce sujet, à soumettre à la discussion :

- La tendance à l'idéalisation des victimes : elle peut entraver la mémoire familiale, car les parents deviennent alors intouchables pour leurs enfants et cela bloque la liberté de se représenter ce qu'ils ont fait. La tentation peut exister, particulièrement dans le cas de phénomènes ou de situations qui paraissent inhumaines, comme les

génocides. Derrière cette idéalisation des victimes, ce blocage des représentations, il y a le blocage devant « l'inhumain ». Réintroduire du jeu, de la complexité dans les représentations, c'est réintroduire de l'humain, l'idée que devant toute situation « inhumaine » on peut réagir de façon humaine.

- La réduction du musée à sa fonction de « mémorial ». L'érection de monuments aux disparus est normale, il y en a d'ailleurs beaucoup sur cette période. Mais dans un musée, les objets ne doivent pas servir à cette fonction, car le propre du monument, c'est de figer la représentation dans un point de vue unique, de transmettre une mémoire « officielle » (et par là même non pas fausse, mais forcément partielle). Le musée doit au contraire être capable de confronter plusieurs points de vue (y compris celui de la mémoire officielle, mais parmi d'autres).

5. La place de l'émotion

L'émotion peut faciliter la transmission ou au contraire l'empêcher.

Une parole chargée d'émotion peut capter l'attention de celui qui écoute si cette émotion est adaptée, nuancée ; mais si cette émotion paraît excessive chez celui qui raconte, elle peut au contraire produire une réaction négative. Cf les réactions des enfants aux différentes façons de raconter un conte : le narrateur indifférent les ennueie, celui qui vit trop son texte leur fait peur, ils aiment une parole nuancée, chargée d'une émotion maîtrisée.

Les conséquences négatives d'une parole trop chargée d'émotion peuvent aller jusqu'au traumatisme pour l'auditeur. Cf le cas des enfants des déportés qui ont parlé de leur expérience. Parfois, ces enfants ont été traumatisés par la parole de leurs parents, parce que cette parole était accompagnée d'une émotion non contrôlée, provoquant chez leurs enfants un effort pour s'en protéger.

Quelques applications possibles aux musées :

- Eviter de commencer un parcours muséographique par un « coup de poing à l'estomac » : si cela peut intéresser les visiteurs ayant déjà du recul sur l'histoire présentée, cela peut au contraire en amener d'autres à se laisser submerger par des émotions qui les empêcheront de comprendre la suite.. Il vaut mieux entrer progressivement dans l'émotion, commencer par exposer le contexte de façon distanciée avant d'entrer dans l'événement.
- Les visiteurs en quête de l'histoire d'un membre de leur famille : l'émotion devant la découverte que cette histoire « manque » dans le musée doit être accompagnée, il faut prendre le temps d'expliquer les raisons de ce manque.

Aperçu des questions des participants et des propositions de Serge Tisseron durant les deux journées du séminaire

- *Que faire devant un collégien qui rit ou affecte de rire pendant la visite de salles sur la déportation ?* Lui dire : « Si c'est trop difficile pour toi, tu peux sortir » ; évidemment, plus on a préparé la visite auparavant avec les jeunes (en les incitant à échanger entre eux, notamment), moins le risque existe de ce genre de comportement.
- *Quid du « devoir de mémoire » ?* C'est d'abord une contrainte, non pas parce qu'il serait imposé par les médias ou des associations, mais parce qu'on ne peut pas faire

autrement : il est indispensable que les générations qui ont vécu un traumatisme s'en donnent des représentations et les communiquent. A défaut, ces traumatismes enfouis peuvent perturber la vie des générations ultérieures à leur insu. Le problème, ce sont les formes que prend ce devoir de mémoire, qui omettent trop souvent le rôle de la mémoire familiale en n'évoquant que la mémoire individuelle et la mémoire collective.

- *Quid de la « concurrence des victimes » ?* Il faut voir ce qui se joue derrière cette concurrence : moins les parents ont parlé, plus les enfants ont risqué de construire des représentations extrêmes : ils ont imaginé que leurs parents ont fait le pire, et, comme cela les a terriblement angoissés, ils ont finalement opté pour l'idée que leurs parents étaient des victimes absolues, et ils ont décidé d'en être les vengeurs. Cette posture leur épargne, du coup, la nécessaire révolte contre les parents. Le problème fondamental devient alors pour eux, non pas la construction d'une mémoire, mais la construction d'une idéologie qui privilégie la communauté ou le groupe dont leurs parents et eux font partie, contre un autre groupe. De ce point de vue, l'utilité des lieux de mémoire serait d'être simplement des lieux où l'on s'assoit et où l'on discute. Cf sur un mode extrême, l'exemple du film de Rithy Pan, faisant se rencontrer victimes et bourreaux du génocide au Cambodge dans un lieu de mémoire.
- *Comment intégrer la mémoire familiale à la muséographie ?* L'important, c'est que la muséographie permette au visiteur de « respirer » afin de laisser une place à l'échange familial. Il faut que la muséographie alterne des temps forts et des temps faibles, car ce sont pendant ces temps faibles que les membres de la famille qui visite peuvent échanger entre eux.
- *Faut-il montrer des photos de corps sur les champs de bataille ?* Il faut préférer les photos montrant des corps auprès de vivants, par exemple de sauveteurs : un cadavre seul, à l'abandon, c'est une représentation de la mort déshumanisée. En présentant des humains qui s'en occupent, on répare, on réhumanise. Par ailleurs, dans la représentation de la guerre en général, il est important de montrer le champ de bataille pour aider les visiteurs, notamment les jeunes, à visualiser l'espace des combats. La contextualisation doit être d'abord spatiale (géographique) et temporelle avant d'engager des explications sur les tenants et aboutissants d'une bataille. Et encore plus aujourd'hui où les enfants jouent à des jeux vidéo qui leur permettent de visualiser des espaces complexes à des altitudes différentes.